

## Feuilleton de "L'Album Musical"

NOVEMBRE 1883.—NO II.

## L'ABBE CONSTANTIN

## DEUXIEME PARTIE

## VIII

Les enfants partent avec leurs gouvernantes. Bettina, Suzie et Richard vont s'asseoir dans le parc, tout près du château, et dès qu'ils sont installés :

—Suzie, dit Bettina, je vais aujourd'hui vous rappeler votre promesse. Vous vous souvenez de ce qui s'est passé entre nous, le soir de son départ. Il a été convenu que si, le jour de son retour, je vous disais : — Suzie, je suis sûre de l'aimer, — il a été convenu que vous me permettriez de m'adresser à lui franchement et de lui demander s'il voulait de moi pour femme.

—Oui, je vous l'ai promis. Mais êtes-vous bien sûre ?...

—Absolument sûre. Mais je vous previens donc que j'ai l'intention de l'amener... tenez, ici même, ajouta-t-elle en riant, sur ce banc... et de lui tenir à peu près le langage que vous avez tenu autrefois à Richard... Cela vous a réussi, Suzie... vous êtes parfaitement heureuse. Et moi aussi, je veux l'être ! Richard, Suzie vous a parlé de M. Renaud.

—Oui, elle m'a dit que d'aucun homme elle ne pensait plus de bien, mais...

—Mais elle vous a dit que c'était peut-être pour moi un mariage un peu tranquille, un peu bourgeois... Oh ! méchante sœur ! Croiriez-vous, Richard, que je ne puis lui ôter cette crainte de la tête. Elle ne comprend pas que je veux, avant tout, aimer et être aimée. Croiriez-vous, Richard, qu'elle m'a tendu, la semaine dernière, un piège affreux. Vous savez, il y a, de par le monde, un prince Romanelli ?

—Oui, vous auriez pu être princesse.

—Cela n'aurait pas rencontré, je crois, d'immenses difficultés... Fh bien ! un jour, j'avais eu l'imprudence de dire à Suzie que le prince Romanelli, à la rigueur, me paraissait acceptable. Imaginez-vous ce qu'elle a fait ? Les Turner étaient à Trouville. Suzie a tramé un petit complot... On m'a fait déjeuner avec le prince... mais le résultat fut désastreux... Acceptable !... Les deux heures que j'ai passées avec lui, je les ai passées à me demander comment j'avais pu dire une telle parole... Non, Richard, non, Suzie, je ne veux être ni princesse, ni comtesse, ni marquise. Je veux être Mme Jean Reynaud... Si M. Jean Reynaud le veut bien..., et cela n'est pas certain.

Le régiment entra dans le village et brusquement une fanfare éclata, martiale et joyeuse, à travers l'espace. Tous les trois restèrent silencieux. C'était le régiment, c'était Jean qui passait... La sonorité diminua, s'éteignit, et Bettina reprenant :

—Non, cela n'est pas certain. Il m'aime cependant, et beaucoup, mais sans trop savoir ce que je suis. Je pense que je mérite d'être aimée autrement, je pense que je ne lui causerais pas une semblable frayeur s'il me connaissait mieux, et c'est pour cela que je vous demande la permission de lui parler ce soir, librement, à cœur ouvert.

—Nous vous l'accordons, répondit Richard, nous vous l'accordons tous les deux... Nous savons que vous ne ferez jamais rien, Bettina, que de noble et de généreux.

—J'essaierai, tout au moins.

Les enfants reviennent en courant. Ils ont vu Jean ; il était tout blanc de poussière ; il leur a dit bonjour.

—Seulement, ajouta Bella, il n'a pas été gentil, il ne s'est pas arrêté pour nous parler... il s'arrête ordinairement, et ce matin il n'a pas voulu.

—Si, il a voulu, répond Harry, car il a fait d'abord un mouvement comme ça... et puis il n'a plus voulu, il est reparti.

—Enfin il ne s'est pas arrêté, et c'est si amusant de causer avec un militaire, surtout quand il est à cheval !

—C'est pas ça seulement, c'est que nous l'aimons bien, M. Jean. Si tu savais, papa, comme il est bon, comme il sait bien jouer avec nous !

—Et comme il fait des beaux dessins !... Harry, tu te rappelles pas, ce grand polichinelle qu'était si drôle avec son bâton ?...

—Et le chat, y avait aussi le chat, comme à Guignol.

Les deux enfants s'éloignent, en parlant de leur ami Jean.

Décidément, dit M. Scott, tout le monde l'aime dans la maison.

—Et vous ferez comme tout le monde, quand vous le rencontrerez, répond Bettina.

Le régiment a pris le trot sur la grande route, au sortir du village... Voilà la terrasse où Bettina se trouvait l'autre matin... Jean se dit : " Si elle était là ! " Il le redoute et l'espère en même temps... Il lève la tête, il regarde... Elle n'y est pas !

Il ne l'a pas revue ! Il ne la reverra pas... de longtemps, au moins. Il va partir le soir même, à six heures pour Paris. Un des directeurs du ministère de la guerre s'intéresse à lui. Il va tâcher de se faire envoyer dans un autre régiment.

Jean a beaucoup réfléchi là-bas, seul, à Cercottes, et voici quel a été le résultat de ses réflexions : il ne peut pas, il ne doit pas être le mari de Bettina.

Les hommes mettent pied à terre dans la cour du quartier. Jean prend congé de son colonel et de ses camarades. Tout est fini. Il est libre, il pourrait partir... Il ne part pas cependant. Il regarde autour de lui... Comme il était heureux, trois mois auparavant, lorsqu'il sortait de cette grande cour, à cheval, dans le fracas des canons roulant sur le pavé de Souvigny ! Comme il va en sortir tristement aujourd'hui ! Sa vie autrefois était là... où sera-t-elle maintenant ?

Il rentre, il monte chez lui. Il écrit à Mme Scott ; il lui dit que, pour affaire de service, il est obligé de partir à l'instant même ; il ne pourra pas dîner au château ; il prie Mme Scott de le rappeler au souvenir de Mlle Bettina... Bettina !... Ah ! qu'il a eu de la peine à écrire ce nom !... Il ferme sa lettre... Il l'enverra tout à l'heure.

Il fait ses préparatifs de départ. Ensuite il ira dire adieu à son parrain. C'est là ce qui lui coûte le plus... Il ne lui parlera que d'une absence de peu de durée.

Il ouvre un des tiroirs de son bureau pour y prendre de l'argent. La première chose qui frappe ses yeux est une petite lettre sur papier bleuté. C'est le seul billet qu'il ait reçu d'elle :

" Voulez-vous avoir la bonté de remettre au porteur le livre dont vous m'avez parlé hier soir ? Il sera peut-être un peu sérieux pour moi... Je voudrais cependant essayer de le lire... A tout à l'heure. Venez le plus tôt possible."

C'est signé ; " Bettina. " Jean lit et relit ces quelques lignes... Mais bientôt il ne peut plus lire... Ses yeux sont troubles.

—C'est tout ce qui me restera d'elle ! se dit-il.

Au même moment, l'abbé Constantin est en tête-à-tête avec Pauline. Ils font leurs comptes. La situation financière est admirable. Plus de deux mille francs en caisse ! Et les vœux de Suzie et de Bettina sont comblés : il n'y a plus de pauvres dans le pays. La vieille Pauline a même, par instants, de légers scrupules de conscience.

—Voyez-vous, monsieur le curé, dit-elle, nous donnons peut-être un peu trop. Ça commence à se répandre dans les autres communes qu'on fait ici la charité à bureau ou-